

Le jeune homme rougit jusqu'aux oreilles.

—Paul, reprit le sculpteur, tu n'étais pas seul ici.

—Mais si, mon père, bégaya le jeune artiste, dont le trouble augmentait.

—Tu mens ! répliqua Lebrun d'une voix où pointait l'irritation.

Le fils courba la tête sous le regard de son père.

—Tu étais en conversation avec quelqu'un, continua Lebrun, et, je le répète, je suis arrivé mal à propos. La personne qui causait avec toi est une femme, probablement celle qui doit poser pour la princesse Marguerite ou pour Diane de Poitiers. Est-ce qu'elle a eu peur de moi, dis, cette demoiselle ou cette dame ?

Paul se redressa, pâle maintenant, mais les yeux étincelants.

—Si elle n'a pas eu peur de moi, reprit Lebrun, étonné de l'expression que venait de prendre la physionomie de son fils, pourquoi s'est-elle cachée là, derrière ce paravent ? Mais c'est bien, Paul, je me retire, ne voulant pas être plus longtemps un trouble fête.

—Non, mon père, restez ! dit le jeune homme d'une voix qui avait repris toute son assurance.

Il eut un regard superbe, brillant de résolution, s'élança vers le paravent, saisit la main de sa mère et l'amena presque de force et toute tremblante devant le sculpteur sur bois, qui avait probablement deviné que c'était sa femme qu'il avait surprise avec son fils.

Il n'y eut qu'une imperceptible contraction des muscles sur le visage de cet homme qui croyait s'être fait de marbre pour l'épouse coupable.

—Mon père, mon bon père ! prononça le fils d'une voix suppliante.

Lebrun blêmit et son regard se chargea de sombres éclairs ; mais il resta encore dans son immobilité de statue, droit et raide comme un impitoyable justicier.

Encouragée par le regard de Paul, Léonie fit deux pas vers Lebrun et, toute frissonnante, se courba humblement devant son mari, en murmurant : Pardon !

Elle n'attendait qu'un mot, un mouvement pour tomber aux genoux de cet homme terrible, implacable, qu'elle avait autrefois outragé, et à qui elle ne pouvait reprocher que son trop long aveuglement et sa juste sévérité.

Mais, subitement, la figure du mari s'était convulsée, prenant une expression insurmontable de dégoût.

—Oh ! fit-il d'une voix étranglée.

Et, sortant de son effrayante immobilité, il se rejeta en arrière, comme menacé de la morsure d'un venimeux reptile.

—Mon père, dit Paul d'une voix frémissante, elle implore son pardon !

—Non, jamais ! prononça sourdement le sculpteur.

La malheureuse s'était redressée, les yeux noyés de larmes.

Les mains jointes, elle regarda craintivement son mari : celui-ci se tourna brusquement d'un autre côté.

—Mon père, dit le fils avec un accent de tristesse profonde, laissez-vous attendrir, ayez pitié !

Le mari ne répondit pas à l'invocation.

—Paul, dit-il, je te laisse ; à ce soir.

Et il marcha vers la porte.

En deux bonds Léonie l'atteignit avant lui et l'ouvrit d'une main fiévreuse.

Lebrun s'était arrêté, la colère dans les yeux, croyant que sa femme avait l'intention de lui barrer le passage.

Il se trompait.

Léonie se retourna, jeta à son fils un regard désolé, désespéré, et s'élança hors de l'atelier en sanglotant.

Paul était consterné.

—Pauvre mère ! murmura-t-il.

Il alla jusque sur le palier et plongea son regard dans l'escalier ; il ne vit plus sa mère, elle avait descendu les marches quatre à quatre et était déjà loin.

Paul rentra, referma la porte et courut à son père, qui s'était affaissé sur un siège, comme écrasé, anéanti.

Le sculpteur était déjà dans une agitation nerveuse qui effraya le jeune homme.

—Mon père, calmez-vous, remettez-vous, lui dit-il doucement en lui prenant les mains.

—Rassure-toi, mon fils, ce n'est rien ; une émotion, une chose inattendue, voilà tout ! Ah ! j'ai été bien mal inspiré de venir te voir aujourd'hui ; mais je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir que je trouverais ici cette....

—Cette malheureuse, mon père, se hâta d'achever Paul.

—Eh bien oui, cette malheureuse.

—Elle l'est réellement, mon père.

—Est-ce que je ne l'ai pas été, moi ? Est-ce que je ne le suis pas encore ? Je suis tout tremblant et mon cœur bat avec une force.... Il me semble qu'il va se briser dans ma poitrine. Depuis seize ans je ne l'avais pas revue.... Quand tu l'as fait sortir de derrière le paravent et l'as amenée là, sous mes yeux, tout a remué en moi. Mais je me suis contenu, je me suis raidi pour qu'elle ne s'aperçoive point de l'effet qu'elle produisait.... Ne lui dis pas cela Paul, garde-toi bien de le lui dire ! Quelle chose étrange que notre nature humaine ! Je croyais pourtant avoir bien fermé mon cœur à toute émotion pouvant venir d'elle. Mais il n'est donc pas de marbre ou de bronze, mon cœur ! Ah ! c'est être fou de croire qu'on peut dire toujours : mon cœur est mort, il a été tué !

C'est que, vois-tu, Paul, je l'ai ardemment aimée cette.... malheureuse ; je l'ai adorée saintement, comme une divinité. C'était une passion, une grande passion ! Elle m'avait donné un enfant, un fils qui me la faisait trouver plus belle encore et me la faisait chérir davantage.

—Oh ! mon père, comme je suis heureux de vous entendre parler ainsi !

—Elle était ma foi, mon espérance, mon culte, mon Dieu sur l'autel, et mon cœur était son tabernacle ! Je voyais en elle une sainte et c'était une...

—Malheureuse, mon père

Lebrun eut un sourire plein d'amertume.

Puis, passant à plusieurs reprises la main sur son front :

—Laissons les souvenirs du passé, dit-il, ils n'ont rien à faire ici, entre nous.

—Mon père, vous pardonnerez.

—Jamais !

—Pourtant, mon père, tout à l'heure vous avez été ému.

—Parce que tu étais là.

—Pas seul, hasarda Paul timidement.

—J'ai pensé au jour de ta naissance.

Brusquement, Lebrun se dressa debout et alla se placer devant le tableau de la " Demande en grâce."

—C'est bien, dit-il.

—N'avez-vous pas encore quelques imperfections à me faire remarquer ? interrogea le jeune artiste.

—Non, tout est bien, très bien.

Paul devint rayonnant.

C'est que c'était tout pour lui d'entendre son père répéter : c'est bien. Comme tous ceux qui ont un véritable mérite, Paul était très modeste et ne croyait pas à son infailibilité.

—Paul, reprit le sculpteur sur bois, tu dessines bien.

—Vous avez été mon maître.

—Oh ! si tu n'en avais pas eu d'autres, ces personnages ne seraient pas dessinés comme ils le sont ; savoir dessiner est la première qualité que doit posséder l'artiste ; on ne peut pas être un grand peintre sans être un excellent dessinateur.

En se retournant, les yeux de Lebrun tombèrent sur le portrait de Georgette qu'il n'avait pas encore aperçu.

—Ah ! voilà une belle tête de jeune fille, fit-il ; c'est toi qui as fait ce portrait ?

—Oui, mon père.

—Une peinture commencée en Italie et terminée ici ?

—Non, mon père ; cette jeune fille n'est pas une Italienne.

—Ah !... Très bien peint ; c'est une œuvre. Est-ce qu'il est ressemblant, ce portrait ?

—Autant qu'il m'a été possible de saisir la ressemblance ; mais vous le savez, mon père, si grand que soit le talent de l'artiste, il n'imité toujours que bien imparfaitement la nature.

Lebrun s'était assis et ses yeux restaient fixés sur le portrait.

—Elle est bien charmante, cette jeune fille, murmura-t-il.

—N'est-ce pas, mon père ? fit Paul avec un accent qui trahissait la joie qu'il éprouvait.

Son père le regarda, mais sans paraître étonné.

—Est-ce que tu as fait venir ici cette jeune fille ? demanda le sculpteur.

—Non, mon père ; j'ai fait à Montlhéry le dessin de ce portrait et je l'ai peint ici de mémoire....

—Ah ! vraiment ? Alors cette jeune fille est à Montlhéry ? Tu y es donc allé plusieurs fois, à Montlhéry ?

—Oui, mon père.

—Comment l'appelles-tu ?

—Georgette.

—Georgette qui ?

—Elle n'a que ce nom de Georgette ; c'est une enfant trouvée.

—Ah !... elle n'a point l'air d'une paysanne, que fait-elle ?

—Son père adoptif est aubergiste, elle sert à manger et à boire aux voyageurs.

—Une quasi servante.

—Hélas ! oui, mon père.

—Comme tu dis cela !... Mais pourquoi ne m'as-tu pas montré ce portrait avant même de l'avoir terminé !

—J'attendais.

—Tu attendais quoi ?

—Le moment de vous parler de Georgette.

—Je ne comprends pas bien.

—Le moment de vous ouvrir mon cœur.

Lebrun hochait la tête.

#### XVI.—LE PORTRAIT DE GEORGETTE

—C'est bien, va, reprit le sculpteur, dont le front s'est assombri, j'ai compris ; tu aimes cette jeune fille, ou plutôt tu crois l'aimer.

—Oui, mon père, je l'aime et, croyez-le, ce n'est pas une illusion de mon cœur.

—Allons donc ! C'est un de ces amours qui naissent dans un moment d'entraînement et s'évanouissent dès que parle la raison.

—Non, mon père, ce n'est pas un de ces amours de fantaisie que m'a inspiré Georgette ; c'est un amour qui s'est emparé de tout mon être. Je n'ai plus à interroger ma raison, elle a fait entendre sa voix et est d'accord avec mon cœur.

Mais, mon père, continua Paul avec une sorte d'exaltation, regardez donc ce gracieux et doux visage, ces yeux profonds où se reflètent la pureté du cœur et toutes les beautés de l'âme ! Assurément, j'ai subi un entraînement ; mais dites, mon père, pouvais-je résister à tant de charmes, à son